

SKOS
CSIAS
COSAS



Acte de la journée d'automne du 28 novembre 2002:
Jeunes adultes en difficulté: dur dur d'être un héros

IV. Je frappe donc j'existe: de la quête d'une identité sociale à la délinquance

Olivier Guéniat, chef de la police de sûreté du canton de Neuchâtel

Jeudi 28 novembre 2002
Lausanne, Palais de Beaulieu

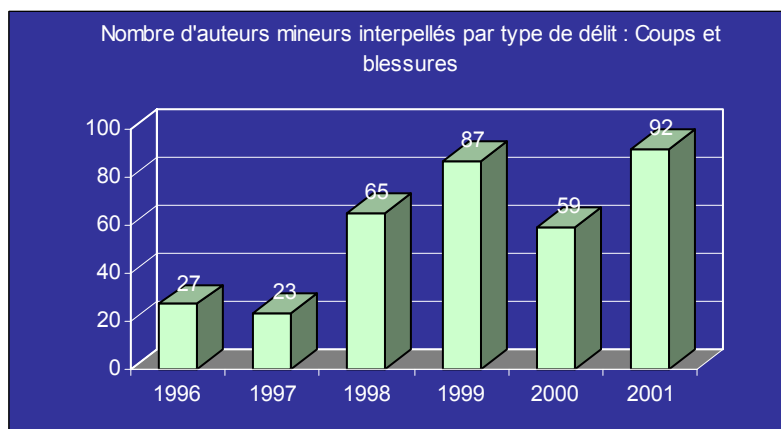
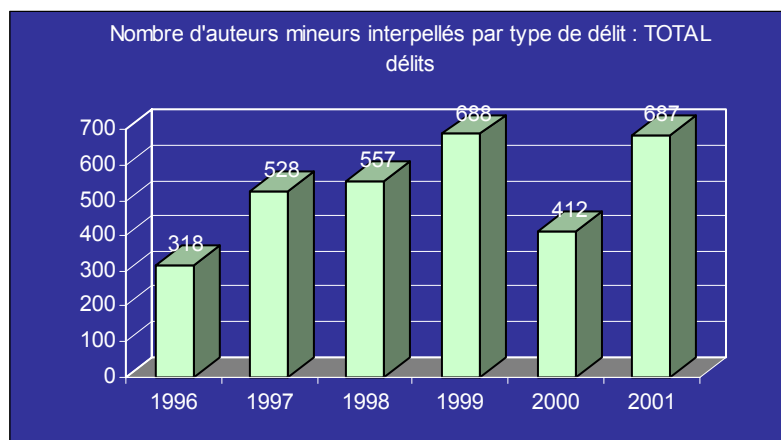
Introduction

En mars 1998, la police cantonale neuchâteloise constatait, lors de l'analyse de la statistique annuelle 1997, une forte augmentation de la délinquance des mineurs pour laquelle il n'y avait manifestement pas d'explication plausible et simple, donc pas de «*remède*». La sonnette d'alarme était alors tirée auprès du pouvoir politique qui s'inquiéta de l'ampleur de ce nouveau phénomène. Une commission interdépartementale fut alors mise sur pied en juin 1998 par le Conseil d'Etat et reçu le mandat suivant:

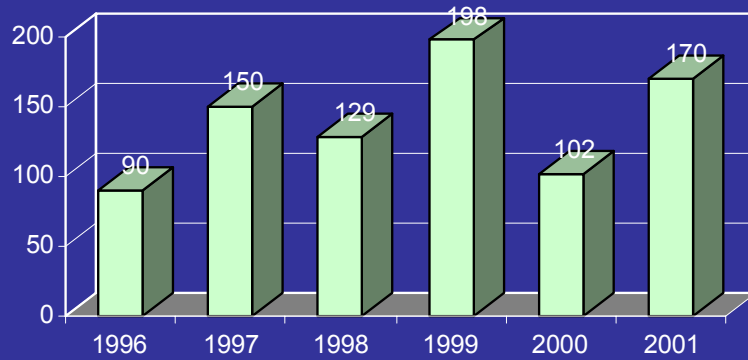
1. Décrire la situation actuelle en matière de délinquance imputable aux mineurs;
2. Faire l'inventaire des moyens actuellement à disposition pour maîtriser la situation et l'efficacité de ces derniers;
3. Proposer toutes mesures utiles pour améliorer la situation dans les domaines préventif, curatif et répressif.

Un rapport fut alors présenté au Conseil d'Etat en mai 1999, puis au Grand Conseil en août 2000, dans le but de faire des choix politiques sur les mesures que proposait la commission interdépartementale. Au total 13 mesures préventives, curatives et répressives susceptibles de contenir le phénomène furent adoptées et sont actuellement en cours de réalisation.

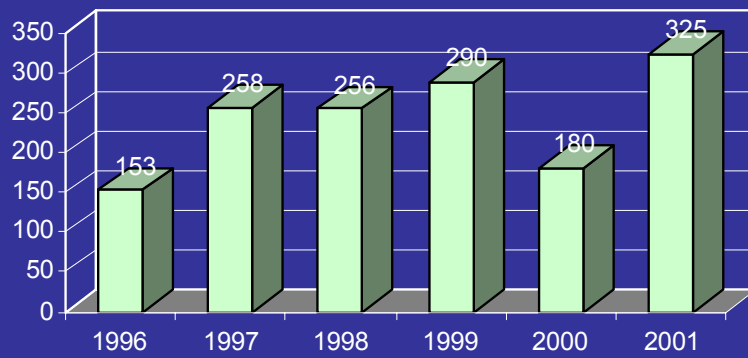
Du point de vue de la police et de manière liminaire, la statistique neuchâteloise de la criminalité des mineurs peut être synthétisée de la manière suivante:



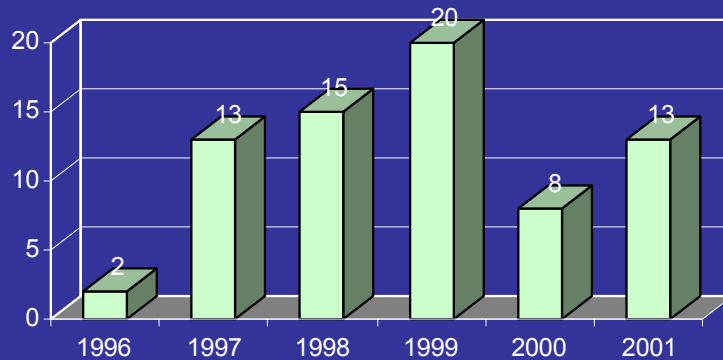
Nombre d'auteurs mineurs interpellés par type de délit :
Dommages à la propriété



Nombre d'auteurs mineurs interpellés par type de délit : TOTAL
vols

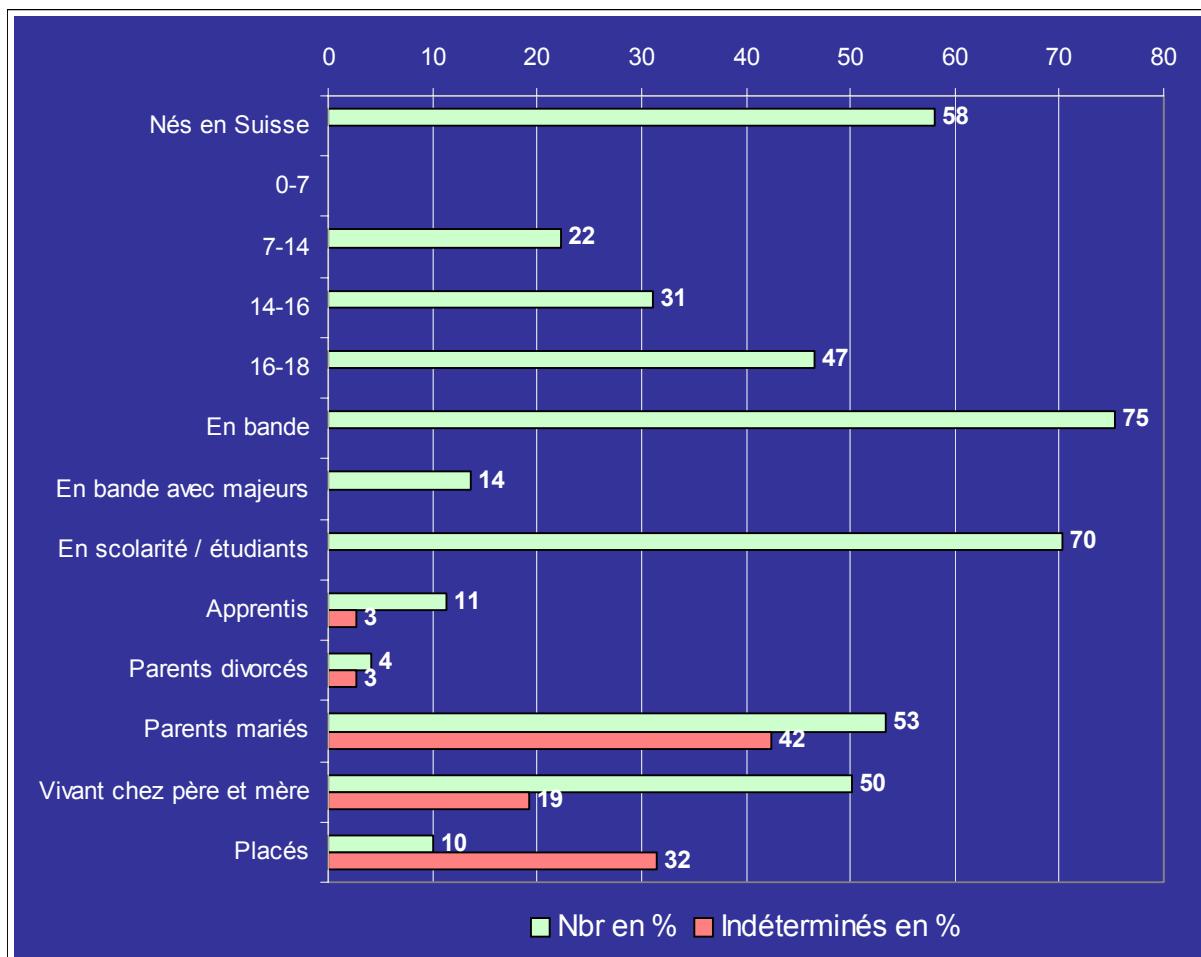


Nombre d'auteurs mineurs interpellés par type de délit :
Brigandages



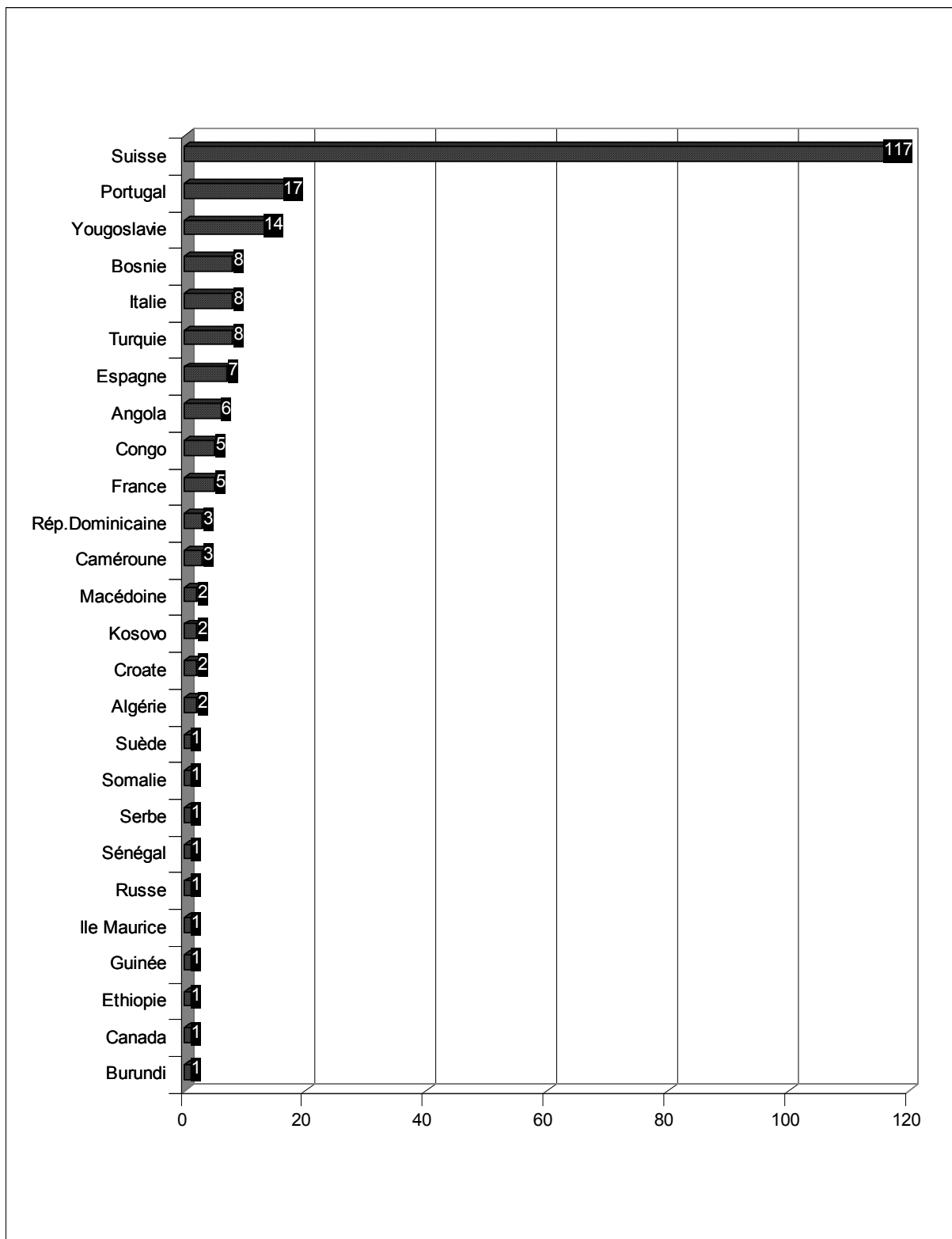
Une étude avait été réalisée sur 219 dossiers de mineurs ayant commis des délits entre le 1^{er} janvier et le 1^{er} octobre 1998 et révélait quelques paramètres intéressants qui ne transparaissent habituellement pas dans une statistique criminelle:

Graphique représentant quelques variables caractérisant la population des auteurs mineurs sur 219 dossiers de délinquants mineurs dénoncés pour des délits commis entre le 1^{er} janvier et le 1^{er} octobre 1998.



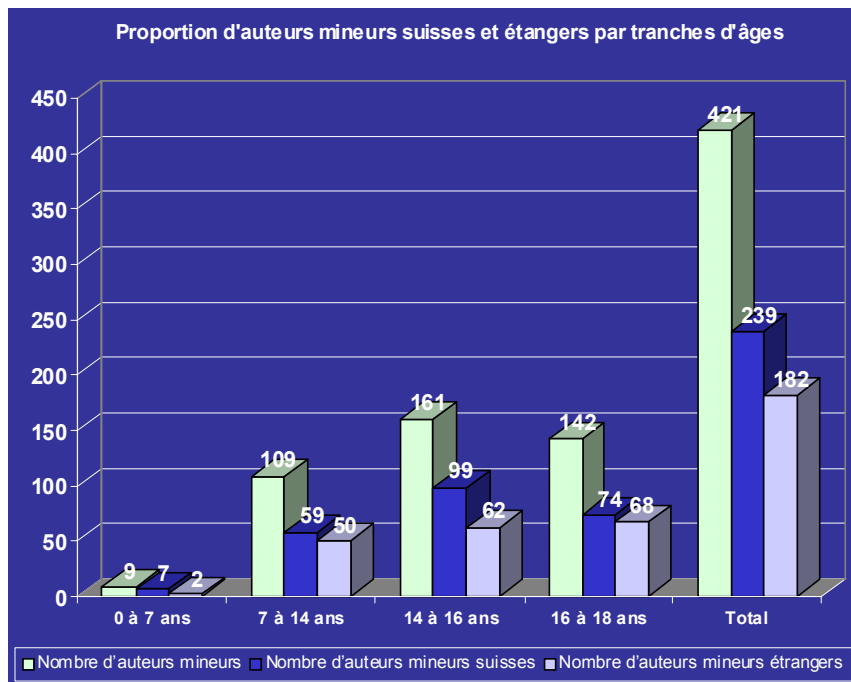
On constate en particulier que 58% des délits ont été commis par des mineurs nés en Suisse. La répartition illustrée pour les différentes classes d'âges n'a rien de particulièrement surprenant mais comporte toutefois une forte proportion de mineurs âgés de moins de 14 ans. Il est intéressant de relever que les mineurs agissent en bande (75%) et qu'il ne sont pas conduits à commettre des délits par des adultes (dans 14% des cas seulement, un auteur majeur est intégré à la bande). Une très forte proportion d'auteurs mineurs (70%) sont en scolarité alors que seuls 11% d'entre eux sont en apprentissage. En ce qui concerne la vie familiale des auteurs mineurs, on constate que la moitié au moins habite chez leurs parents et que plus de la moitié des parents sont mariés.

Graphique représentant la nationalité des auteurs mineurs dénoncés par la police sur 219 dossiers de délinquants mineurs dénoncés pour des délits commis entre le 1^{er} janvier et le 1^{er} octobre 1998.

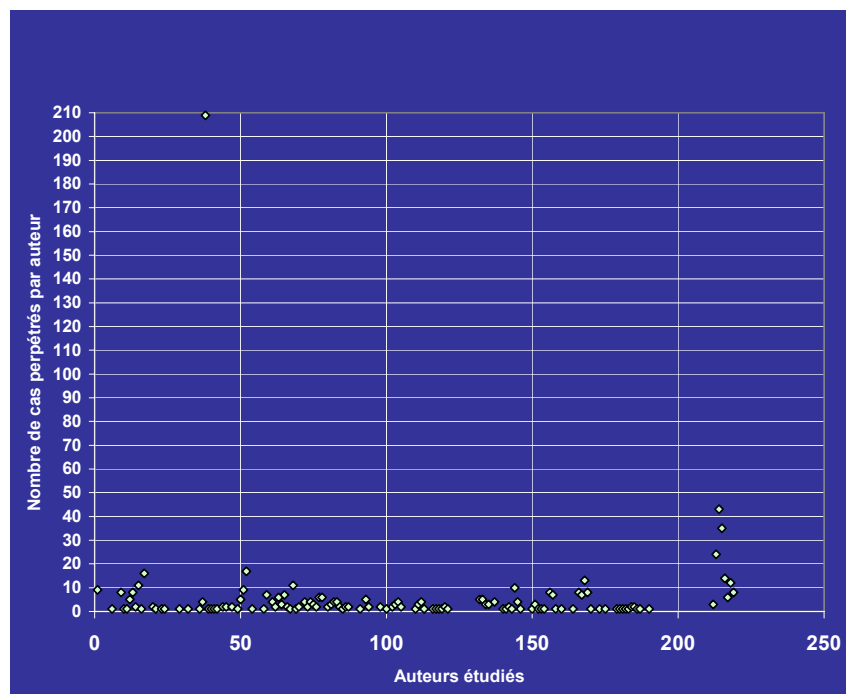


Les auteurs mineurs sont suisses pour plus de la moitié. Les auteurs mineurs étrangers sont répartis dans une proportion semblable à celle des habitants de leurs communautés dans le canton.

Basée sur les chiffres 2001, une autre représentation des variables croisées entre classes d'âges et nationalités est proposée ci-après.



Graphique représentant le nombre de délits commis par chaque auteur mineur sur 219 dossiers de délinquants mineurs dénoncés pour des délits commis entre le 1^{er} janvier et le 1^{er} octobre 1998.



Ce graphique montre le nombre de délits perpétrés par les auteurs mineurs. On remarque que fort peu d'auteurs mineurs commettent plus de 10 délits consécutifs ou concourants. La validité de la statistique est donc peu altérée par ce phénomène.

Quelques facteurs explicatifs généraux

Sans imaginer faire un précis de psychologie infantile, la commission interdépartementale avait retenu quelques-uns des éléments soulignés dans la littérature consacrée à la violence juvénile. Ces propos sont d'autant plus intéressants qu'avec leur langage, les jeunes déviants interrogés expliquent leurs gestes par des commentaires souvent équivalents.

a) La recherche de personnalité de l'adolescent

Pour construire sa personnalité, l'adolescent se base sur des jugements exprimés ou non exprimés en provenance d'autrui. De cette image sociale découlera l'acceptation ou le rejet du monde qui l'entoure. Conformité ou déviance s'expliquent partiellement en conséquence par le renforcement ou l'affaiblissement de la perception de sa personnalité.

b) Les effets du groupe sur les adolescents

Lorsque les adolescents (ou certains adultes) se sentent frustrés, ils sont tentés de chercher une place plus valorisante au sein de bandes. Ils adopteront les comportements de la majorité, même si les activités du groupe sont répréhensibles; leur culpabilité leur paraîtra minimisée par la décision collective de les commettre.

c) La notion de choix chez l'adolescent

Si la rencontre avec de tels groupes est souvent le fruit du hasard, la décision de les fréquenter régulièrement dépend de l'adolescent. Or, *les notions de choix, d'affinité et d'intimité apparaissent relativement tard dans la conscience adolescente*, comme le souligne Michel Claes dans *L'expérience adolescente*. Auparavant, la crainte de se voir abandonner domine.

d) Le démarquage de l'adolescent face aux valeurs de son milieu

La recherche de sa personnalité propre va de pair avec un rejet des valeurs de son entourage. Lorsqu'une morale familiale est jugée par trop conventionnelle ou lorsque sa situation personnelle paraît inconfortable, l'adolescent cherchera à tout prix la contradiction.

e) Le non-projet de l'adolescent

Certains adolescents se révèlent totalement incapables de se projeter dans l'avenir, ne parvenant pas à s'inscrire dans leur passé. C'est notamment le cas d'enfants auxquels l'entourage n'aurait pas fait confiance, en les surprotégeant. Ils ne peuvent donc pas envisager le lendemain, seul le présent compte. Ils chercheront à le vivre pleinement, en l'enrichissant d'expériences interdites.

f) L'impression de désœuvrement

L'adolescent est souvent en rupture de projets; sa quête de sens passe par des périodes de désœuvrement, d'autant plus longues que son organisation mentale

n'est pas encore performante. Ces moments sont autant de petites dépressions dont la société lui semble responsable. Rien ne se passe; la délinquance permet d'animer cette morosité. Les jeunes gens qui ont mis le feu aux combles du Technicum du Locle, en été 1999, l'ont clairement dit aux policiers: *On s'ennuyait, on voulait animer un peu Le Locle!*

g) La confrontation de l'adolescent à d'autres cultures

La société pluriethnique pose de nouveaux problèmes à l'adolescent d'origine étrangère, comme par ailleurs à l'adolescent d'ici. Les normes sociales, les règles éducatives ou le sens de l'autorité ne sont plus communes et l'image du monde s'en trouve modifiée.

h) La société de consommation

Sans faire le procès de notre société, il est indéniable que les jeunes sont aujourd'hui la cible médiatisée d'un marché formidable. Force est de constater que les consommateurs visés n'ont pas toujours la résistance psychologique souhaitable, ni les moyens économiques nécessaires.

i) L'incitation de l'adolescent à la violence

La violence, rapportée par les médias ou exprimée par le cinéma, peut conduire l'adolescent fragilisé à la prendre comme modèle de fonctionnement, pensant ainsi se faire une place enviée dans la société.

j) La violence est le résultat d'une éducation laxiste

Le psychanalyste Guy Corneau répond aux questions d'une journaliste au sujet de la violence juvénile: *L'agressivité n'est pas seulement un problème masculin, même si, au niveau physiologique, les garçons ont plus de testostérone, plus d'adrénaline. Ils sont souvent beaucoup plus actifs, font plus de bruit, donnent des coups, se font mal. Comment leur apprendre à mettre des limites à leur impulsivité? A partir des constructions qui vont avoir lieu dans la famille. Par des épreuves, comme des jeux physiques avec le père, une canalisation extrêmement naturelle et importante de l'agressivité masculine. Si l'enfant n'a pas de limites, si l'on cède à tous ses caprices, dès qu'il sera confronté à ses premières frustrations, à l'école souvent, il répondra par une impulsivité non contrôlée: l'agression ou alors la soumission. L'école pourrait être un correctif important. Le problème, c'est que le garçon n'y retrouve pas toujours de modèle masculin. Il quitte sa mère pour retrouver une autre femme. Cela va durer longtemps, jusqu'à l'école secondaire (L'Hebdo, 27.8.98).*

k) L'adolescent ne se décrypte pas facilement

Enfin, il convient d'ajouter qu'il est difficile de capter les signaux d'alarme d'un adolescent: changements d'attitude, signes d'inquiétude ou de contrariété, agitation nouvelle, tout peut être considéré comme normal.

Exemples concrets

J'ai choisi d'illustrer pour cette conférence quatre facteurs que je considère prépondérants:

1. Les jeunes sont devenus la cible d'un formidable marché financier

Si l'on compare les besoins financiers des jeunes d'il y a vingt ou trente ans et la situation de la génération des années 80, il est incontestable que de grands changements sont intervenus. L'habillement par exemple illustre parfaitement l'explosion des besoins. L'habillement est particulièrement intéressant puisqu'il joue un rôle identitaire incontestable, un rôle d'appartenance.

La télévision, les journaux destinés aux jeunes, les spots publicitaires, les modes musicales ont ouvert de nouveaux débouchés, de nouveaux marchés en utilisant les jeunes.

S'il était fréquent et commun, dans les années 1980, pour les moins de 20 ans, de se balader durant toute une saison chaussés d'espadrilles à 12 francs ou de sabots à 15 francs, si les vêtements sportifs étaient portés par les sportifs et ne correspondaient quasi à aucun vedettariat, il n'en va plus de même aujourd'hui. Le budget d'un jeune a littéralement implosé. Les publicités sportives, par exemple, maintiennent la pression sur un standard exigeant. Les vêtements sportifs ont conquis la vie quotidienne et les marques ont procédé à une inflation des prix. A moins de 250 francs le jeune n'est qu'un ringard. Et il ne suffit pas de posséder un ensemble «Nike», il faut encore montrer aux autres son accès à la diversité et être capable d'en afficher au moins trois...et de changer son stock tous les deux mois! De même, les grandes marques de chaussures de sports pratiquent des tarifs prohibitifs et affichent des dizaines de modèles tous aussi futuristes les uns que les autres.

Cela sans compter le boum des téléphones portables, de l'informatique, des jeux vidéo, playstation, CD, DVD, etc.

Pauvres parents et pauvres budgets familiaux. Comment peut-on concevoir qu'une famille subvienne à tant de besoins? Et si elle ne pouvait simplement pas l'assumer?

On assisterait alors à une augmentation des vols en tous genres, allant du vol à l'étalage, des vols de numéraire par simple opportunité, aux vols par effraction, au racket et aux brigandages, commis par des jeunes en quête d'une identité en phase avec les besoins créés par les marchés du moment. N'est-ce pas là ce que l'on observe dans la réalité des faits?

2. Les jeunes sont victimes d'une fausse réalité imposée par les médias et les jeux vidéo

Les psychologues ont récemment introduit le principe d'une nouvelle réalité dans l'esprit des jeunes: la réalité télévisuelle.

La première fois que j'ai entendu parler de cette notion, c'était il y a deux ans dans le Val-de-Ruz. Deux jeunes avaient explosé sur une bombe artisanale et, gravement blessés, ils allaient être handicapés à vie. Il s'agissait d'engager un psychologue dans leur école pour «débriefer» leurs camarades et aussi tenter de les encourager à dire s'il y avait encore de l'explosif en circulation chez l'un ou l'autre.

Le psychologue fut d'abord confronté à une première difficulté: il était en présence de jeunes qui n'étaient pas traumatisés par ce qui venait de se passer. Il n'était pas particulièrement étonné et considérait froidement qu'il se trouvait en présence de la réalité télé des jeunes: l'inconscience des séquelles, du caractère irréversible de la «réalité vraie».

Pourquoi? Parce qu'à force d'être confrontés à des séries à la télévision, à force de jouer une fausse réalité sur des jeux vidéo de plus en plus proche du réel, les jeunes n'appréhendent plus les conséquences et la gravité des actes violents. Pensons seulement aux héros (souvent des policiers) qui se battent, qui cascudent, etc., tous les jours derrière les écrans. Ils devraient normalement être défigurés, être hospitalisés durant des mois, plâtrés, édentés, etc. Pourtant, ils reviennent chaque jour dans des costumes étincelants, la dent brillante, avec chaque fois la mine des premiers jours. Pensons aussi aux jeux vidéo dans lesquels il faut abattre durant des heures et sans compter les ennemis. On perd de la vie et on en récupère jusqu'au moment où l'on gagne. On meurt et on recommence à vivre. C'est le miracle électronique virtuel. Mais quelles sont les conséquences sur les esprits, quelles sont les consciences qui s'éveillent et celles qui ne naissent pas? Comment faire la part des choses?

Le psychologue en question a dû commencer son travail de débriefing en traumatisant les enfants pour qu'ils prennent conscience du caractère irréversible des bêtises commises par leurs camarades. Il a même fallu procéder à des jeux de rôles pour convaincre tous les garçons qu'il ne leur était plus possible d'aller uriner aux toilettes...sans leurs doigts.

3. Le phénomène de bande

Les effets du groupe ne sont de loin pas nouveaux, mais il faut reconnaître qu'il y a eu quelques changements et surtout quelques dérives par rapport à ce phénomène. Je pense que l'exclusion explique en grande partie l'émergence de la violence en bande et de l'escalade délictueuse que connaissent certains jeunes vivant de manière quasi permanente en bande.

L'exclusion, notamment plus courante chez les jeunes étrangers, découle ici de situations d'échecs: l'échec scolaire, l'échec familial, l'échec normatif, l'échec d'intégration. Souvent, toutes les situations d'échecs sont vécues de front par les jeunes à problèmes.

La bande est alors un refuge (une microsociété) dans laquelle il est possible de réaliser certaines valeurs correspondant à une reconnaissance de réussite sociale. Déjà en obtenant un certain leadership sur l'autre. Ensuite, la dérive délictueuse permet de satisfaire aux exigences de l'affichage de la mode, d'une identité: dernier

modèle de natel, tenues vestimentaires de marque et diversifiées. La bande procure aussi un sentiment d'invincibilité par le nombre. Elle permet d'imposer, de se confronter et de dominer.

J'ai vécu un bon exemple de ce phénomène qui a débouché à l'extrême sur une émeute dans les rues de Neuchâtel. La bande était composée d'une dizaine «d'exclus» qui ont compensé toutes leurs souffrances sociales par la violence. Ils ont même réussi à faire d'une boîte de nuit, leur territoire...alors qu'ils sont mineurs! La peur du patron de la boîte de voir éclater des bagarres dans son établissement, et par là de faire disparaître sa clientèle vers une autre boîte dans un contexte de concurrence très féroce, a fait de cette bande des petits roitelets. Ils s'installaient à une table VIP, se faisaient servir du champagne à l'œil, effectuaient un tri à l'entrée de l'établissement, etc. La quête de la réussite sociale est évidente. Ils ont fait erreur sur les valeurs.

Eric Debarbieux, sociologue professeur à l'université de Bordeaux et directeur de l'observatoire européen de la violence scolaire, vient de publier un rapport dans le cadre de l'IHESI (Institut des hautes études de la sécurité intérieure/France), *L'Oppression quotidienne*, dans lequel il offre une grille de lecture des rapports de force entre les jeunes. Il pose le principe que c'est l'oppression quotidienne qui fonde la domination. Il exprime le mécanisme de harcèlement qui permet la construction d'un pouvoir: pouvoir sur les plus faibles et sur les pairs, réputation dans le collège ou dans la rue, occupation de l'espace et du territoire. La somme des micros violences forme la trame de ce qu'il nomme l'oppression quotidienne et provoque chez les victimes des mécanismes de repli sur soi, d'impuissance, d'angoisse, bref d'abandon de l'espace public.

Il insiste particulièrement sur la loi du plus fort. Elle est présente dans tous les phénomènes de bande; elle existe par la construction d'une hiérarchie basée sur la force, largement imprégnée de modèles masculins machistes. La violence verbale est une des marques de la prise de pouvoir, comme le sont les vêtements de marque, qui signent la domination par la possession d'éléments socialement prisés. Dans un monde qui valorise les tchatcheurs, les introvertis, les timides, sont réprimés et victimisés. Les faibles sont ainsi rapidement identifiables: quand on les pousse, ils ne répondent pas, pis, ils demandent pardon et s'excusent. Ces tests de sélection qui débouchent sur des brimades sont pratiqués en groupe, afin d'affirmer la vulnérabilité du faible et la force du fort.

A l'avant-plan de la loi du plus fort, il y a le «code des garçons» qui fonctionne de manière impérative comme véritable construction de l'honneur. L'adolescent se doit de faire preuve de force de caractère, afin de surmonter toute une série de situations décisives comme les insultes, les ragots, les mauvais regards, ou les bagarres, les «steak» (gifles sur la nuque) ou les vols et le racket. Chaque acte est une invitation à évaluer sa force de caractère par le regard et la réaction de l'autre.

Debarbieux a également mis en relief que le fort a besoin de ne pas se cacher et a même besoin du public pour valider sa place dans la hiérarchie de son groupe, de son quartier ou de sa classe. Il faut être visible pour être reconnu comme dominant par les pairs, par les faibles, par les autres forts et par les institutions. Le jugement des autres est permanent et il faut, pour garder sa place au sommet de la hiérarchie,

que la délinquance s'inscrive dans la répétition et la continuité: «pour faire son mac» ou «*pour faire sa reine*», il faut une cour et des «*bouffons*».

Le fort doit toujours aller plus loin, il n'y a pas de retrait possible pour lui, tant qu'il veut garder la place au sommet. En ce sens, il est instrumentalisé par ceux qu'il protège.

4. Jeunes Suisses et Etrangers, quelles différences?

Je me permets de livrer ici une réflexion menée par Monsieur Jacques Laurent, chef du service de la jeunesse du canton de Neuchâtel et chef de projet dans la lutte contre l'augmentation de la délinquance des mineurs. Il pose, en observateur hors-pair et en véritable spécialiste des problèmes de la jeunesse, un regard original particulièrement intéressant, auquel j'adhère totalement, sur la place des Suisses et des Etrangers par rapport aux incivilités et à la déviance:

La construction de sa personnalité va généralement de pair, durant la jeunesse, avec un rejet des valeurs de son entourage. Lorsqu'une morale familiale est jugée par trop conventionnelle ou que des valeurs lui sont imposées au point de le mettre dans l'inconfort, l'adolescent cherche à tout prix la contradiction. Ce phénomène, vraisemblablement connu depuis la naissance de l'Homme, est pourtant bouleversé par l'immigration: alors que par la déviance, le jeune Suisse souhaite se démarquer de son milieu, le jeune Etranger recherche au contraire à affirmer son appartenance à son milieu.

En ce qui concerne le vol en réponse à la pression du marché commercial, les jeunes Suisses cherchent à se faire remarquer, à affirmer une appartenance, alors que les jeunes Etrangers cèdent à la tentation qu'ils ne connaissaient pas dans leur propre pays.

L'adolescent est souvent en rupture de projets; sa quête de sens passe par des périodes de désœuvrement, moments assimilés à de petites dépressions dont la société lui semble responsable. Les jeunes qui ont mis le feu à un bâtiment au Locle s'ennuyaient, voulaient animer un peu la ville! L'observation des jeunes Etrangers amène à un constat opposé: leurs débordements sont le fait d'un activisme dicté par leur besoin d'exister, l'essentiel étant de faire sa place.

Faire partie d'un groupe, cette bande qui passera ensuite peut-être à l'acte, commettant l'incivilité ou la délinquance, n'est pas le fruit du hasard, mais celui de la peur d'être abandonné. Les notions de choix, d'affirmation de soi, de volonté d'être différent apparaissent tard dans notre développement. Mais si la crainte d'être seul habite l'enfant suisse, la nécessité de retrouver son identité culturelle prédomine chez l'enfant immigré.

On le dit, on l'entend partout et c'est vrai: la crainte des adultes d'être directifs à l'égard des enfants conduit ceux-ci, quelques années plus tard, à user des grands moyens pour trouver leur place. C'est l'objet d'une mesure de prévention qui fait de la famille le lieu de prévention essentiel, en souhaitant inviter les parents à poser des limites durant l'éducation. Trop ou trop peu gâte tous les jeux, dit le proverbe. Si l'enfant suisse souffre d'un certain laxisme éducatif, il y a lieu de savoir que l'enfant étranger souffre d'une éducation ressentie comme trop contraignante, dans notre contexte helvétique. De la part des jeunes, qui comparent leur vie à celle des

camarades suisses, mais aussi de la part de nombre de citoyens qui y voient une éducation dépassée.

Parlant de parents, on cite souvent les parents démissionnaires comme source de la déviance. Il est utile de mentionner ici que les parents étrangers sont plus souvent démissionnés. Exclus de notre société par leurs difficultés à parler notre langue, à comprendre ce que leur veut l'administration publique, à assumer leur statut social malgré une insertion professionnelle dépréciative, etc. les parents étrangers finissent par dépendre de leurs enfants, plus vite assimilés.

Le contrôle social, qui dans les villages évitait autrefois au jeune de mal se conduire (chacun était le fils de...), fonctionne encore dans les communautés étrangères. Alors que nous déplorons l'anonymat de nos villes, les étrangers, entre groupes de même ethnie, se connaissent et effectuent, comme nos grands-parents suisses, un contrôle discret de «*leurs*» enfants.

Si un adolescent se sent fragile, il cherche en fait une place sécurisante au sein d'une bande. Il adopte les comportements de la majorité, même si les activités du groupe sont répréhensibles; sa culpabilité lui paraît diminuée par la décision collective de commettre l'incivilité. Ce phénomène-là n'a en revanche pas de nationalité, comme est similaire la difficulté de beaucoup d'adolescents suisses ou étrangers de se projeter dans l'avenir. C'est notamment le cas d'enfants auxquels l'entourage n'aura pas fait confiance, en les surprotégeant. Comment envisager le lendemain et donc être conscient des conséquences de ses actes, si papa et maman arrangent toujours tout?